

Gaëlle Gourgues

COMMANDE DE 80 NOTICES D'ŒUVRES D'ART

<https://arthandoff.com/>

EN VOICI UNE SELECTION :



Sadie Laske – Sans titre – 2016 – 101x87cm

De ces nuances de bleu brut se détache le contour net d'un cœur rouge, vide et plein à la fois, trop grand pour cette toile. Il semble accueillir les traits d'un visage et être le départ d'une silhouette nuée dans les tons froids mais qui ne semblent pas empêcher une forme flamboyante de frôler ce cœur. L'espace qu'est la toile ne restreint pas l'artiste, qui s'accorde à la dépasser, et à ce que tout ne soit pas entièrement contenu. Il y a des strates de couleurs, on aperçoit des touches de vert, de jaune, de rouge dissimulées qui donnent de la profondeur malgré l'opacité des couleurs. La multiplicité de ces petites touches sont comme une preuve de recherche mais toujours on sent la vitesse comme un besoin.

Robert Combas - Toutes les images ont ni queue ni tête – 1981 - 200 x 100 cm

Dans cette toile non sans humour les possibilités de récits fusent, des histoires anachroniques et partielles se télescopent, comme dans une impatience à les raconter. Une voiture traverse à toute allure, et une balle dont on ne voit la cible a été tirée.

Un escargot passe ...

Avec une dérision certaine les cases rappellent celles des bandes dessinées et sont habitées de personnages proches de la caricature. Un chevalier à demi nu, dont la lance traverse plusieurs cases, est en face d'un personnage dont la physionomie rappelle étrangement celle du panneau triangulaire que l'on aperçoit ailleurs. Puis, un sexe en érection, trop grand pour sa case.

Et à bien y regarder, on observe des analogies visuelles et des rappels formels troublent encore davantage notre lecture et prêtent à sourire.





Marc Devade - Sans Titre – 1976 - 150x150cm

Deux pôles délimités par une frontière nette sont réunis dans le même espace et sur la même toile. Une mince modulation de couleur dessine dans ces deux moitiés bien distinctes deux cadres, en miroir, chacun semblant être la partie manquante de l'autre, la continuité en discontinu. Dans ce face à face le blanc irradie, lumineux, et pourtant une frontière invisible ne permet pas le débordement sur l'autre pôle qui reste dans l'ombre sans en faire à son autre moitié. Il y a dans cette cohabitation quelque chose d'un hermétisme qui communique malgré tout. En effet, les deux pôles semblent dans leur opposition dessiner de concert la lettre H ou de deux T couchés, d'où certainement l'appellation TH001.

Malcolm Morley - Racing Car – 1991 -100x78cm

Sur cette toile est représentée une voiture dont le titre nous indique qu'elle roulait sur un circuit de course que l'on identifie pas. L'automobile semble accidentée. On devine des flammes, un chaos. Pourtant, on ne voit ni feu, ni impact, ni tôle froissée, ou voiture emboutie. Et, dans la façon dont est représentée la voiture, aucun indice visuel ne laisse suggérer qu'il s'agit d'une voiture de course. Ses formes sont arrondies, presque molles et enfantines pouvant davantage ressembler à un jouet. Ainsi, la vision de l'accident nous est atténuée, il ne s'agit pas de le montrer mais d'en ressentir son énergie. Toute la tension de la scène est retransmise dans le traitement de la peinture, le chaos que la profusion des coups de pinceaux retransmettent.



Le décor dans lequel se trouve l'automobile devient abstrait, et pourtant l'énergie qu'il s'en dégage nous laisse immédiatement comprendre qu'il y a eu un accident.



Katerine Bernhardt - Sans Titre – 2017 - 214x214cm

Deux oiseaux semblent voler entre des objets consommables du quotidien, des fleurs et fruits exotiques. Dans cette cohabitation acidulée, on voit comme des motifs qui ne sont pourtant jamais identiques, uniformes. Il y a une certaine euphorie dans le choix des couleurs. Elles sont franches, vives, déposées sans recherche de nuances, spontanées. Il n'y a pas de rapport d'échelle entre les divers éléments, en somme c'est un joyeux désordre. La taille et la forme de ce qui est représenté semble être choisi en fonction de la place vacante. Le cerne vert est volontairement très fort et utilisé pour la plupart des éléments. On voit sur l'ensemble de la toile qu'il n'y a pas de traces de retouches. Certaines zones de transparence et les coulées montrent l'utilisation d'eau, dans un plaisir qu'on peut facilement imaginer enfantin.

Chris Martin - Sans Titre – 2017 - 196x153cm

Le second plan de la toile évoque les rayures d'un ciel d'été en fin de journée. Allant du jaune au rosé en passant par l'orangé, au milieu d'un bleu (ciel) sur le déclin, sans profondeur.

Au premier plan, comme en contre jour ou déjà dans la pénombre, des formes abstraites, peut-être végétales, déjà remplies de nuit. De-ci de-là, ces formes diaprent et envahissent le ciel sans profondeur qui tend à disparaître. On accède petit à petit à une autre dimension. Subtilement scintillante et intense, la voûte céleste dégagée fait la promesse d'une belle journée à venir. Il y a les rayures horizontales en fond, et à la verticale les formes végétales. Ce paysage ne se donne pas à voir immédiatement. Mais, une fois qu'il nous apparaît, on se souvient l'avoir tous vu un soir.





Jean Messagier - Machine à gel – 1969 103x69cm

Deux formes agissent l'une sur l'autre dans un espace où les énergies se confrontent. La masse noire vient percuter et mettre en mouvement le tourbillon rose, ou bien est-ce lui qui engloutit cette masse noire ? Provoquant un impact, comme dans une pression arrivée à son paroxysme la masse se répand.

Une inscription fine dans la toile fait état de « gel » faisant certainement référence à la texture de cette masse sombre: craquelée, dense et fine à la fois, glacée, faite d'un ensemble de petites particules. Jean Messagier peint d'après nature et s'inspire des textures, couleurs qu'ils rencontrent. L'énergie qu'il retransmet est celle qu'il a saisi dans un paysage terrestre qui dans son abstraction pourrait aussi bien être interprété comme un élément microscopique ou un tout cosmique. Quelque part entre l'infiniment grand et l'infiniment petit.

Erro - Vacance Marine – 1963 – 97x136 cm

Sur un bord de mer, des vagues denses et régulières remplissent presque tout de l'espace de toile. Des silhouettes, comme des naïades, occupent le bord et la mer elle-même. Mais au-delà de cet aspect idyllique, leurs corps asexués semblent étrangement glisser à la fois sur et dans l'eau, les bras, les doigts, les jambes et les orteils semblent élastiques et rappellent la souplesse des animaux invertébrés



marins, les doigts serpentent, les dos sont très allongés. Ces silhouettes sont comme posées sur des vagues lisses et figées et le rapport d'échelle entre la taille des vagues et les corps participant encore davantage à nous dérouter. Leurs têtes sont celles d'animaux ou bien des éléments de visages humains assimilés à des formes géométriques, cylindriques, cubiques, qui provoquent un sentiment de malaise perturbant cette apparente sérénité. L'étrangeté a fait irruption.



David Wolle - Winter Surf – 2014 - 120x130cm

Dans cette atmosphère de nacre molle, rien ne semble pouvoir s'ériger de façon franche, les structures au second plan s'enlisent sur elles-mêmes, vacillent. Elles sont issues d'un travail préalable de l'artiste qui consiste en quelque sorte à modeler ce qui lui servira de modèle au moment de peindre. Tout semble épais, élastique, rien ne lutte, on ne sent aucune tension.

La forme au premier plan, elle aussi modelée au préalable par l'artiste est comme incrustée numériquement, mais elle

dit dans ses courbes quelque chose du mouvement environnant traduisant un équilibre incertain, des rondeurs qui dégoulinent, qui sont proches de la protubérance et que seule la peinture semble pouvoir figer. Le motif floral paraît dissonant avec le reste de la composition, pourtant il semble lui aussi enclin à ce mouvement général de chute.

Le travail de la peinture donne cet aspect lisse et presque onctueux à la toile. Malgré tout, ces éléments participent à nous laisser une impression vaguement étrange, provenant d'un rêve inquiétant ou d'un mirage glacé tombant en décrépitude.

Chris Hood - So many night – 2009 - 180x153cm

So many night est une profusion organique abstraite. Comme le résultat de l'attaque d'un animal sauvage, rapide, efficace. Des courbes, des plis comme en lambeaux, déchirés, se fondent entre eux, entre autres éclaboussures dont on peut imaginer l'origine. À cela se rajoute l'apparition figurative d'un nez mutilé, unique reste identifiable. On se prend alors à chercher dans les amas si quelque chose d'autre se donne à voir. Mais c'est en haut à droite que l'on distingue très nettement des serres, alors notre imagination fera du hors-champ son affaire. Les formes décharnées sont presque végétales et les couleurs pastel, comme déjà un peu délavées à certains endroits, atténuent la fureur du geste. Le rouge sang pourrait être partout mais il n'est nulle part. L'artiste nous amène ailleurs, et au lieu d'une réaction de répulsion on se perd dans les ondulations.





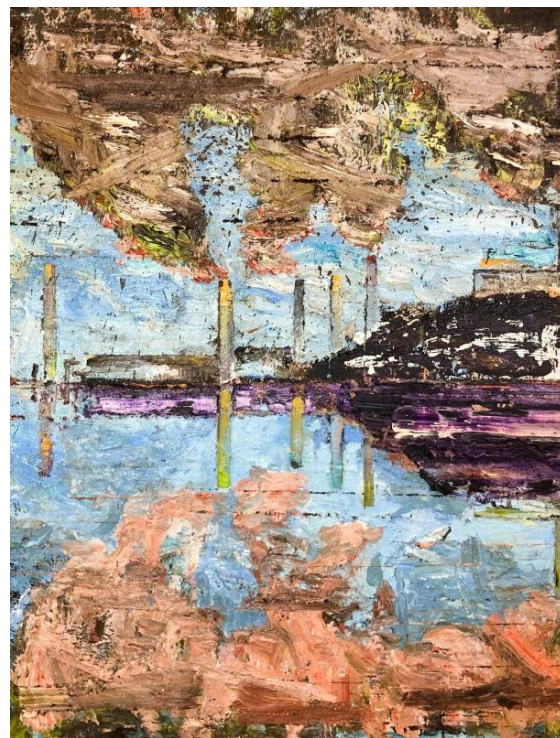
Claude Viallat - 1979 029 – 1979 - 292x299cm

Claude Viallat donne à voir la peinture dans son plus simple appareil. Ici pas de projections mentales, ni de représentations figuratives, ou même de suggestions abstraites qui invitent à la rêverie. La peinture sans apprêt est le sujet principal. Le motif répétitif, qui accompagne l'artiste de longue date, sert de trame et s'étend sur toute la surface de la bâche jaune et souple. Il n'est en fait qu'un prétexte formel pour éprouver des gestes en variant les supports et pour nous montrer le comportement de la peinture. Et, même si le peintre

utilise des pochoirs, c'est son geste que l'on voit, sa façon de travailler permet la nuance. A bien y regarder, chaque forme diffère légèrement de celles avoisinantes. Le remplissage n'a rien d'uniforme et permet dans sa simplicité de mettre l'accent sur les combinaisons et la puissance des couleurs.

Denis Laget - Sans Titre – 2009 - 90x117cm

Comme si nous le voyons de l'autre côté de la rive, un paysage industriel se reflète nettement dans l'eau qui le borde. La toile est ainsi divisée en deux parties égales créant une symétrie horizontale. L'usine face à nous semble rejeter en masse une fumée très dense, une pâte visqueuse, pleine de résidus de matières disparates, envahissant le ciel de ses débris aux couleurs vives et coulant par reflet au fond de l'étendue d'eau. Ainsi, les tuyaux sembleraient faire une liaison entre le ciel et l'eau. Et, il y a tant de détails à regarder dans la touche d'une épaisseur remarquable que le sujet s'efface presque devant le travail de la peinture. On se laisse absorber dans les détails, dans les nuances, dans les épaisseurs et la symétrie, si bien qu'on ne regarde pas uniquement la toile dans son ensemble mais aussi petit à petit, au gré de ses nombreuses aspérités, de son abstraction.





Denis Castellás - Sans Titre – 2006 - 200x180cm

Un personnage d'un autre siècle nous fixe du regard. Les traits de son visage évanescents laissent voir qu'il s'agit d'un jeune homme anonyme.

Ici le cadrage très photographique, qu'on appelle « plan américain », coupé au dessus des genoux, donne une impression de hors-sol, et on ne sait à quoi rattacher le personnage. Si sa silhouette est comme inachevée, il est malgré ça le plus distinct des personnages de cette toile. En effet, sur son côté droit, une femme semble indiquer une direction à un homme dont on aperçoit que le visage.

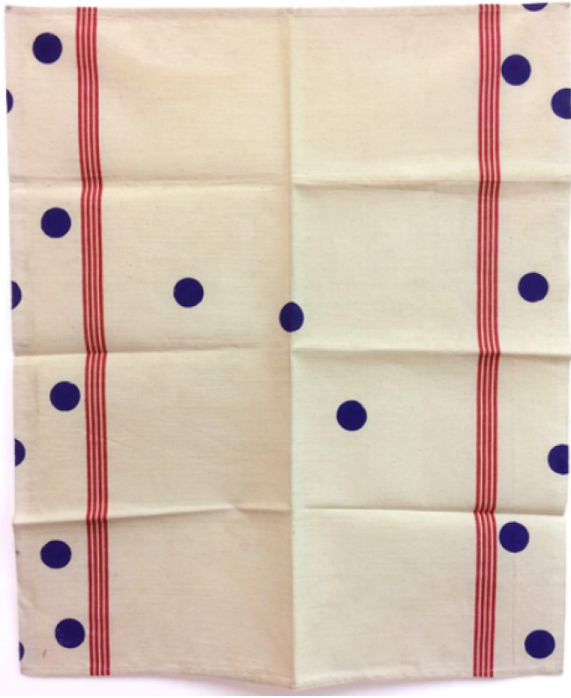
Ils semblent tout deux déjà en fuite alors qu'on en cerne à peine les contours. De l'autre côté et toujours derrière, d'autres silhouettes, plusieurs hommes aux visages rendus imperceptibles par la peinture. Les vêtements dessinent en transparence ces corps absents, impersonnels, comme la silhouette tout en ombre à demi visible à l'arrière. Le fond dans les tons chairs, légèrement nuancé ou comme effacé à l'image de ces vieilles photos, sort de tout contexte cette scène et accentue le côté spectral de cette toile.

Larry Poons - D.Fingers – 1975 - 212x107cm

Une chute massive.

Des amas de peinture s'écoulent en trombe du haut de la toile si bien que les couleurs s'amalgament. Le liquide, en séchant, devient solide et fige définitivement ce mouvement d'une grande intensité. Alors, l'opulence de la matière donne une vraie épaisseur à la toile, un poids qui semble entraîné irrémédiablement par la pesanteur. Ce mouvement vertical, très expressif, dessine des sillons aléatoires et nous parle d'un lâcher prise. C'est une volonté de l'artiste de ne plus maîtriser sa peinture de la laisser couler, de la laisser aller à ses tendances. Nous sommes comme devant une matière organique déliquescence, une souillure, allant vers sa propre fin.





Noël Dolla – Torchon- 1972 – 72x61cm

Torchon met en avant la matérialité d'un objet du quotidien, ainsi le torchon n'est plus seulement un support pour la peinture mais il est aussi une surface gardant la trace d'un pliage, d'une manipulation et offrant plusieurs espaces. Les plis donnent de légers reliefs aux rayures et permettent de délimiter des espaces où à chaque fois les combinaisons de ronds bleus sont différentes. Car malgré l'aspect aléatoire et désordonné de l'emplacement de ces ronds, il n'en est rien. En effet à bien y regarder, chacun semble être dans un espace prédéfini ne franchissant jamais les limites, et tous semblent rebondir vers l'extérieur de la toile dans une chorégraphie bien étudiée. Enfin les trois que nous voyons au centre sont comme une signature de l'artiste, on les retrouve très souvent à la fois isolés et mis en avant dans son travail.

Arman – Désaccordéon – 1990 - 189x140cm

Des accordéons en morceaux semblent flotter ou chuter, ils sont recouverts d'un «dripping» qui les dissimule et qui semble même émaner et couler de ces accordéons disloqués, tant les couleurs se fondent.

Comme sur une partition anarchique et molle, les accordéons vont à vau-l'eau et nous font entendre quelque chose d'une musique instinctive, arythmique, un bruit animé d'une énergie forte.

L'explosion de cet instrument donne aussi à voir certains aspects du travail d'Arman sur la question des objets éphémères dans lequel leur intégrité s'effacent et donne à voir des fragments disloqués que l'on retrouve dans sa série « Colères » quelques années auparavant. Ici la forte présence de cet instrument parle bien entendu de l'objet en question mais surtout d'une énergie, d'une puissance qui s'en échappe au moment de sa destruction.



